

Es esta revista una vía de acercamiento al continente africano, a su cultura, lenguas, política y, como no, a su ingente crisis.

Encarnación CALLEALTA GARCÍA
Universidad de Cádiz

DONGALA, Emmanuel, *Johnny chien méchant*, Paris, Le Serpent à Plumes, 2002, 361 pp¹.

Emmanuel Dongala, lauréat du Prix Fonlon-Nichols 2003, nous présente son dernier roman dans lequel il nous fait découvrir toute la cruauté et la barbarie de la guerre civile au Congo.

L'auteur, né en 1941, de père congolais et de mère centrafricaine, est aujourd'hui professeur de chimie à Simon's Rock College, dans le Massachusetts, et de littérature africaine francophone à Bard College, dans l'État de New York.

Johnny Chien Méchant nous raconte de façon très réaliste toute la misère qu'un conflit, vécu par le propre écrivain, peut engendrer. Sans tomber dans le style journalistique ou dans la chronique, ses personnages évoluent dans une réalité et dans une actualité saisissantes dont l'auteur s'inspire essentiellement.

À travers une situation apocalyptique de guerre civile où la population animée par son instinct de survie cherche inévitablement et désespérément à fuir les miliciens, Emmanuel Dongala dénonce les institutions telles que les ONG's, le Haut Commissariat pour les réfugiés, les journalistes des télévisions occidentales..., coupables à ses yeux de laisser la population à son propre sort dans des moments cruciaux.

Deux adolescents, submergés dans cet univers, racontent ce qu'ils vivent : le protagoniste, Johnny Chien Méchant, jeune garçon, est un enfant-soldat qui vole, pille et viole à tout-va ; la protagoniste, Laokolé, est une jeune fille intelligente, qui aspire à devenir ingénieur, et malencontreusement victime de circonstances tragiques qui l'ont empêchée de passer son bac.

Le récit s'articule autour du double regard des deux jeunes, et permet ainsi aux lecteurs d'avoir deux visions d'un seul fait ; deux points de vue, deux jugements subjectifs sur une même situation.

¹ Ce roman a été récemment traduit en espagnol : *Johnny Perro Malo*, Barcelona, El Cobre ediciones, Coll. "La diversidad", 2002.

Johnny, seize ans, l'enfant-soldat, envisage le conflit comme un jeu d'enfants où tout est permis. Il commet toutes sortes de violations au nom de la démocratie, de la paix et de l'unité du peuple et fait valoir son goût du sang et de la puissance. Grâce à son fusil, il se fait respecter de tous. Malgré ce pouvoir octroyé par son arme, il a peur dans certaines situations et se cache pour sauver sa peau tout comme le reste de la population. Dans cette jungle où s'impose la loi du plus fort, E. Dongala le fait parler dans une langue *très violente, avec des mots scatologiques, de l'argot, des grossièretés*² qui dissimule sa lâcheté devant ses camarades qui se font appeler avec des noms de guerre tels que Rambo.

Laokolé, seize ans jeune fille brillante, lutte pour sauver la famille qui lui reste après les derniers pillages. Elle poussera sa mère, mutilée, dans une brouette à travers la ville nous montrant les scènes de panique, les émeutes, les camps de réfugiés, ainsi que toute la douleur et l'impuissance que ressentent les victimes innocentes du conflit. Elle rêve d'un futur dont la guerre l'a privée. Elle verra mourir sa mère, victime des bombardements. Laokolé vit parfois les mêmes événements que Johnny dans le même espace physique où ils se rapprochent, s'éloignent, se voient, s'entendent mais ne se croisent qu'à la scène finale où ils se retrouvent face à face.

Dans ce chaos, il reste une porte ouverte à l'humanité et à *l'espoir* [qui] *fait vivre*, selon le proverbe connu. Là où les Organisations Internationales n'ont pas su assumer ni gérer la réalité qui les entourait, des êtres anonymes surgissent pour s'entraider, sans faire de distinction de races et de tribus.

La fin de l'ouvrage reste toutefois assez symbolique. Laokolé, qui tentait d'esquiver les coups que lui assenait Johnny, le tue involontairement avec la Bible, le fondateur qu'il avait volé pour monter sa bibliothèque. Pour la première fois dans le roman, la victime se révolte contre son agresseur et part avec un enfant recueilli au camp de réfugiés.

Dans ce roman, Dongala, qui pour la première fois a banni le narrateur omniscient, dépeint une Afrique ravagée par des guerres absurdes et un peuple qui ne comprend pas la raison du conflit mais qui tente de survivre et de sauvegarder sa dignité. Il dénonce les deux voies à prendre pour les adolescents : fuir ou devenir soldat, et critique les médias occidentaux qui banalisent les conflits.

Cet ouvrage nous donne une dimension humaine de la guerre. On constate que même les vainqueurs sont des victimes du propre cercle de violence et de terreur qu'ils

² "Des Mozart qu'on assassine", Entretien avec Emmanuel Dongala, Propos recueillis par Tania Tervonen, *Africultures*, 53, 2002.

ont généré. Johnny, lui aussi, est la victime d'un État presque anarchique où le pouvoir s'exerce à tour de rôle en utilisant des enfants-soldats recrutés pour *sauver* leur nation des dictateurs et au nom de la démocratie. En effet, tant que les deux factions confrontées ne lutteront que pour leur propre intérêt économique, la population ne cessera d'être opprimée et réduite à la pauvreté et à la famine.

Johnny Chien Méchant nous présente un peuple qui souffre mais qui garde sa solidarité et sa dignité. De plus, la figure de l'enfant recueilli au camp de réfugiés nous fait penser à une renaissance, à un nouveau Congo, libre, émancipé et délivré de l'oppression militaire, un monde où règnera la paix et où les enfants comme Laokolé pourront réaliser leurs rêves sans souffrir, et où les Droits de l'Homme et des Enfants seront respectés.

Javier VELÁZQUEZ CALLADO
Universidad de Cádiz

DOSSOU-GOUIN, Gilles, *Le cri noir du nègre*, Dakar, UNESCO, 2002, 60 pp.

Le recueil *Le cri noir du nègre* de l'auteur béninois Gilles Dossou-Gouin propose un itinéraire douloureux à travers cinquante-huit poèmes ; chacun d'eux un cri lancinant d'angoisse et de révolte contre les chaînes aux pieds et les carcans au cou. L'ouvrage de Gilles Dossou-Gouin apparaît comme un exercice nécessaire de la mémoire. Encore une fois, poésie et réalité s'allient, l'écriture devient une arme pour expliquer, comprendre et changer une réalité difficile à accepter. Le poète s'engage sans atouts, sans ornements ; les mots sont incisifs, ils n'admettent pas de fioritures, pas d'artifices, aucun lyrisme ; ils réorganisent l'univers personnel du poète, la vie de son peuple encore blessé : *Je ne peux oublier la mort tragique des Noirs / Jetés à la mer aux requins / Morts de faim, morts dans le combat* (30). La destruction de sa civilisation, la douleur de la mémoire constituent le sentiment noir. Ce poète noir, dans un état de communion avec son peuple, souffre la passion de leur histoire torturée. Ce recueil se voit dépassé par le pouvoir des sentiments qu'enferment ses poèmes, nous croyons que la poésie sociale et engagée n'est pas incompatible avec la brillance du style, pourtant Dossou-Gouin est plus proche de l'éthique que de l'esthétique. En tout cas nous continuons à croire à la capacité active, créative des mots ; les mots s'ils sont bien tramés, ne sont jamais inutiles. Dossou-Gouin remplit